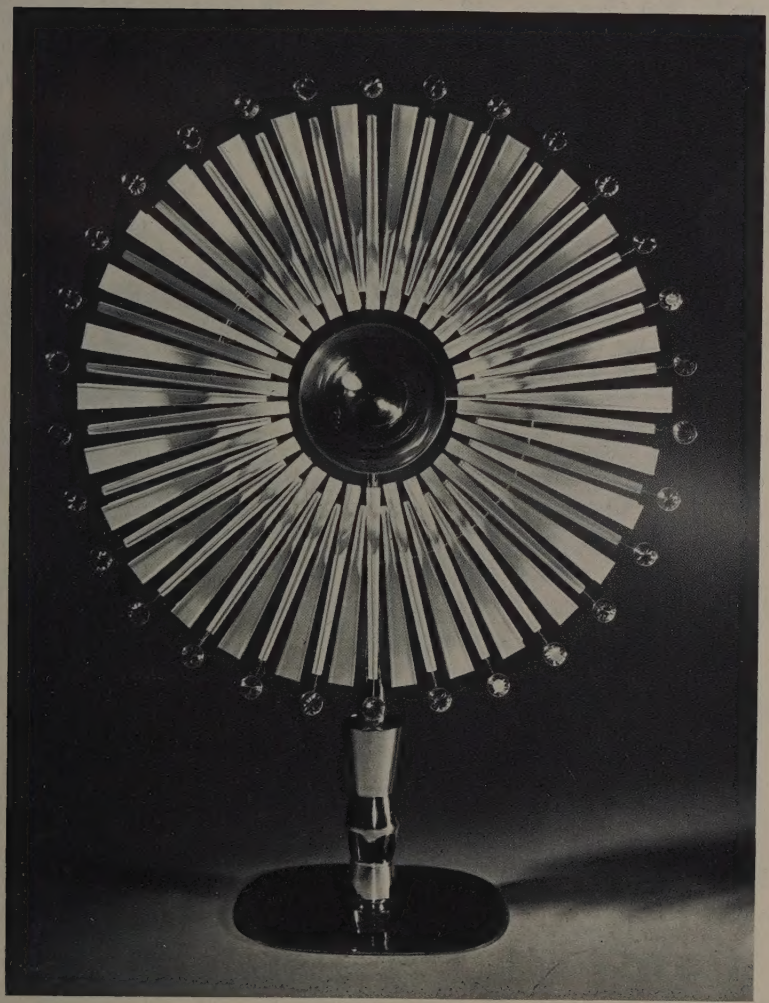
L'ART SACRÉ

Revue mensuelle



L'orfèvrerie sacrée

Mai-Juin 1955

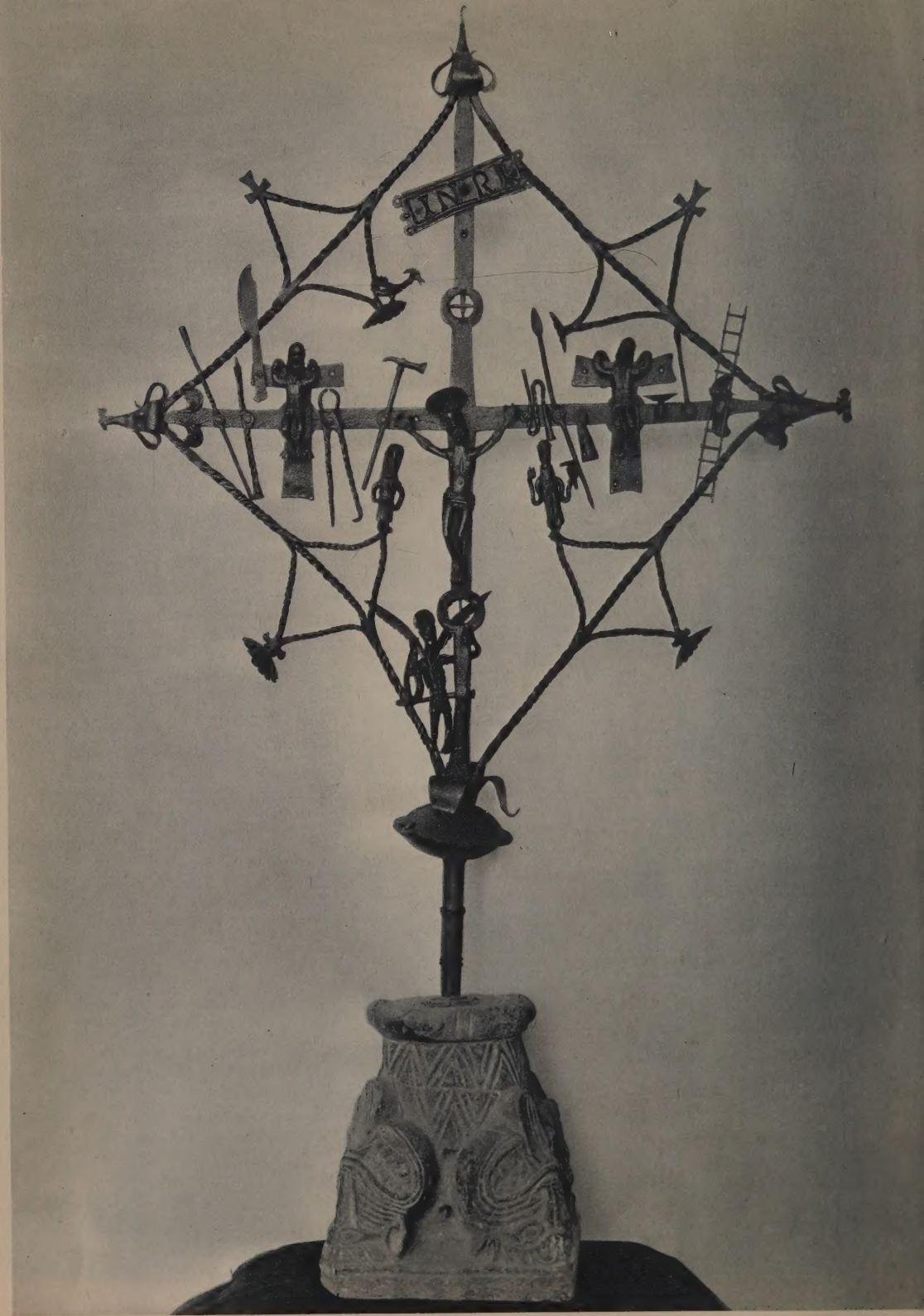
9-10

Calice dit d'Antioche.

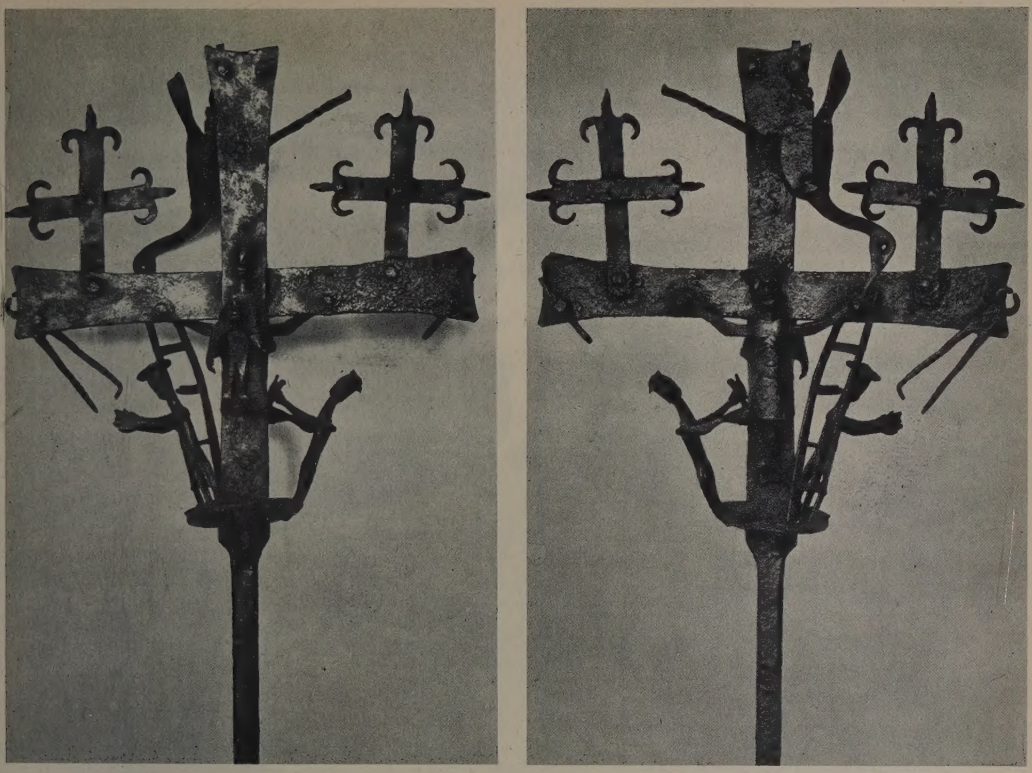
DANS un monde qui perd malgré lui ses traditions artisanales ou qui tente de les sauver au prix d'un douloureux effort, l'orfèvrerie sacrée nous pose un grave problème. Il est de plus en plus difficile de trouver cette sobriété, cette qualité intérieure, qui marquaient jadis spontanément les produits du travail humain. L'extrême simplicité des moyens : la main, le marteau, le feu, garantissaient un contact vivant, direct, avec le métal. Les plus grands chefs-d'œuvre, les plus subtils raffinements

ıes.

Ste Foy.



Croix catalane XIV^e-XV^e siècle



Croix catalanes.

gardaient une gaucherie, fruit savoureux du hasard, en laquelle se retrouvait la trace de la vie, comme un signe de l'amour qui les avaient fait naître. Les matériaux eux-mêmes, l'or, l'argent, les pierres et l'émail, ne se laissaient pas aisément dominer. Ils opposaient une résistance passive, et contraignaient de la sorte aux solutions élégantes. Mais le tour et la fraise remportent maintenant de faciles victoires. Le métal précieux tend à perdre la noblesse originelle que l'effort manuel jadis encore respectait. Les violences d'une technique trop habile ravalent son antique splendeur en accusant les grossièretés de l'utilitarisme. En vain cette indigence cherche-t-elle à se couvrir d'un décor arbitraire ; ces violences, loin de la masquer l'accusent encore.

En réfléchissant au problème des arts missionnaires, le Père Couturier pressentait le renouveau d'une liturgie qui prendrait ses moyens d'expression aux sources de civilisations intactes. Certains objets liturgiques sortis des ateliers artisanaux d'Afrique Noire constituaient à ses yeux une leçon. Même quand la matière, le bois ou l'os, les rendaient impropres au culte, certaines pièces gardaient, inscrites en elles-mêmes cette trace spirituelle de la main qui faisaient d'elles une louange et cette dignité aristocratique qui les consacraient mystérieusement à l'adoration. L'homme leur donnait cette dignité princière qui en faisait tout de même des objets sacrés. Lorsqu'il est le fruit d'un amour spontané et sincère, le travail peut marquer les matières précieuses d'une incomparable beauté. Cet éclat les rend dignes de la consécration litur-

Ciboire (Côte d'Ivoire).

gique. Nous pouvons regarder ces ciboires de cuivre rouge (rien n'empêcherait de les réaliser en argent). Ils sont nés entre les mains d'un fabricant de grelots

Ciboire (Côte d'Ivoire).

de la Côte-d'Ivoire. La technique de la cire perdue commande ici la forme générale et la décoration : le même fil qu'on enroule pour former le moule de

la coupe permet aussi de créer ces petits disques qui, coupés par moitié ou au quart, forment le seul décor de l'ensemble. Devant une matière qu'il domine mal, l'artisan est acculé à de subtiles finesses qui échappent certes aux usagers d'objets de série. Il est très émouvant de voir, surplombant ces pièces, se dresser une figure humaine : elle consacre la domination de l'homme sur la matière. Cette victoire peut devenir offrande car c'est à force d'amour, de respect et de travail que l'homme prend possession d'un monde qu'il doit ramener à Dieu. Le fruit de rapides triomphes est indigne du créateur. Le labeur artisanal est une louange et l'œuvre qui sort des mains habiles et respectueuses est le résumé vivant de cette adoration.

Les photos du verre de Venise que nous donnons ici sont aussi significatives. La tradition vit. La pureté des formes est née spontanément du métier. Entre les lois du verre et l'opiniâtreté du créateur s'est établi un équilibre. Dans ces limites les chefs-d'œuvre germent spontanément. Ce verre était à la devanture d'un antiquaire, et son destin était sans doute d'aller orner les insignifiantes vitrines d'insignifiants salons. Il nous a semblé bon de le tirer hors du cercle du luxe pour le proposer à la réflexion de tous ceux qui cherchent dans le domaine de l'orfèvrerie sacrée, non pour qu'ils copient ou transcrivent en or et argent ces formes de verre, mais pour qu'ils réfléchissent sur les conditions d'une véritable tradition artisanale.

Verre de Venise.

Aujourd'hui trop de décorateurs fournissent aux exécutants des « dessins » que ceux-ci réalisent avec plus ou moins de fidélité. Ce qui manque aux artisans, c'est trop souvent la science de la tradition et l'imagination du nouveau. Par contre, ce qui fait défaut aux décorateurs, c'est un contact vivant avec la matière précieuse. Ce contact est pourtant indispensable, c'est lui qui confère le sens des impondérables qui font les chefs-d'œuvre. Quand cette expérience est absente l'imagination en délire est prête à toutes les aberrations. Nous ne sommes pas en mesure d'apprécier le temps présent et de dire s'il constitue un climat favorable à la constitution d'ateliers artisanaux offrant toutes les garanties. Nous pouvons assurer que les abondantes recherches décoratives qui ont marqué les trente dernières années, ne se décanteront que dans la mesure ou de tels ateliers s'avéreront possibles.

A.-M. C.

Venise.

Calice de A. et G. Desvallières.

Une porte s'ouvre et se ferme

L'entre-deux-guerres a été marqué par un double effort en matière d'orfèvrerie sacrée.

Un effort décoratif tout d'abord, auquel le nom d'un certain nombre de peintres reste attaché. Le calice que nous reproduisons ci-dessus est un calice créé par A. et G. Desvallières. On pourrait lui adjoindre d'autres exemples. On peut garder pour ces tentatives une véritable reconnaissance : elles ont délibérément rompu avec un héritage exsangue. Ce que le baroque avait magnifiquement orchestré ne se reconnaissait guère dans ces pièces montées garnies d'un décor de plus en plus indigent et vide. Le XVIII^e siècle ne vivait plus dans ces pièces qui se copiaient indéfiniment en s'abâtardissant sans cesse davantage. De nos jours encore, il est pénible de voir tant de sacristies encombrées de cette bimbeloterie étrangère à la tradition décorative des grands siècles. Puis ce fut l'ère du néo-gothique et du néo-roman, copiant des formes, mêlant sans discernement des éléments décoratifs puisés aux sources de Viollet-le-Duc. Dans ce contexte, l'effort des créateurs nous apparaît de nos jours souverainement estimable. Ils ont fait un effort d'imagination.

Desvallières a cherché à retrouver dans ses

Calice. Puyforcat.

pièces des formes naturelles qui, parfois, nous impressionnent encore par leur bel équilibre plastique. Il a su se garder souvent de l'influence de l'exposition des Arts décoratifs de 1924. Il a cherché à éviter le piège d'une décoration uniquement géométrique, les écueils d'une stylisation arbitraire dont la sécheresse nous semble, maintenant, insupportable. Ce n'est pas son moindre mérite.

Jean Puyforcat est venu assez tard à l'orfèvrerie religieuse. Maître depuis longtemps dans les travaux précieux de l'or et de l'argent, il avait opéré dans le domaine de l'orfèvrerie profane une sorte de révolution. Rompant délibérément avec les formes du XIX^e^ siècle, il avait créé un style nouveau. La sobriété de ses formes, la justesse et la discrétion de son décor avaient rendu son nom célèbre. C'est dans cet esprit qu'il aborda l'orfèvrerie sacrée. Fuyant les effets faciles, il s'attacha surtout à l'équilibre des volumes. Il excluait a priori le martelé pour ne garder que des surfaces polies, ceci afin de faire mieux ressortir la plénitude des formes qu'il affrontait. Cette sobriété, certes, paraît de nos jours un peu rude et certaines de ses pièces gardent un caractère de sécheresse qui parfois nous heurte. Plus de souplesse serait bienvenue. Mais quand on retourne vers certains de ses chefs-d'œuvre, on constate la permanence de leur qualité et l'on n'a plus envie de marchander son admiration à un créateur qui a si puissamment contribué à rénover l'orfèvrerie sacrée.

Jean Puyforcat n'était pas spécialisé dans l'artisanat religieux. Sans doute est-ce là une des raisons de sa liberté d'invention ; la longue pratique de sa création profane meublait son esprit de toutes sortes d'expériences. C'est le plus pur et le plus dépouillé de cette connaissance, qu'il offrait à sa clientèle d'église. Ceci prête à réflexion. L'indigence de l'imagination des spécialistes du sacré ne vient-elle pas trop souvent du manque d'aération que crée leur propre spécialisation. Il y a dans l'expérience de la création profane une source de renouveau indispensable. Choisir entre les richesses de la terre, celles qui conviennent à l'usage de Dieu par leur pureté de conception et la vérité de leur exécution, c'est un acte d'offrande agréable à Dieu. Consacrer un objet par sa qualité, par une qualité qu'on n'improvise pas mais qui se détache sur l'ensemble d'une recherche profane, c'est louer Dieu en esprit et en vérité. Sans doute est-ce là la leçon que nous a donnée Jean Puyforcat qui fit des plats, des coupes et des vases avant d'oser faire un calice ou un ciboire.

Une porte s'est ouverte. Elle s'est refermée avec la mort du créateur. L'orfèvrerie sacrée attend en France des artisans qui aient le courage d'emprunter le même itinéraire.

J. A.

Dom Le Corre

Nous présentons ici deux pièces de Dom Le Corre qui nous semblent mériter une attention spéciale. Le premier modèle, en argent, est édité par Puyforcat avec un autre qui participe de la même inspiration. Le second superpose une coupe sur un pied d'ivoire.

L'œuvre de Burch-Korrodi

L'annuaire de la société suisse Saint-Luc est cette année consacré à l'orfèvrerie de Burch-Korrodi (1). Il nous a été donné de visiter aussi la sacristie de l'Eglise d'Einsiedeln : elle contient de nombreuses pièces de Burch, les unes plus anciennes, les autres toutes récentes. Elles nous ont permis de mesurer le chemin parcouru par cet artiste qui prend maintenant place au cœur du renouveau de l'orfèvrerie sacrée.

Les calices

Ce qui frappe au premier regard dans ces calices, c'est le dégagement du nœud. Très souvent en effet, l'effort des décorateurs de ces dernières années a porté sur le nœud. Par sa matière précieuse ou par sa ciselure, on concentrait toute la richesse d'une pièce sur le nœud. Ceci n'allait pas parfois sans de graves inconvénients : les nœuds trop volumineux s'offraient mal à la prise des doigts, ceux trop décorés risquaient de blesser les phalanges ou parfois de s'user au contact répété de la main. Burch, dans ses dernières créations, renverse carrément l'équilibre : le nœud tend de plus en plus à s'incorporer au pied du calice pour réserver entre la coupe et lui un espace de préhension parfaitement dégagé, libre de tout

(1) « Gold und Silberarbeiten. Aus der Verkstatt Meinrad Burch-Korrodi. » NZN-Buchverlag-Zurich.

Burch. Calice.

élément rébarbatif. Il y a là certainement une heureuse redécouverte de la loi même qu'impose le maniement des vases sacrés : le décor tend à s'effacer devant la fonction et nul ne saurait le regretter.

Une des originalités de cet artisan est d'utiliser l'émail et même l'émail blanc, pour les parties importantes (quand ce n'est pas pour la totalité

Burch. Calice.

de ses pièces). On fait généralement quelques reproches à cette utilisation. Les uns redoutent l'extrême fragilité de ce décor, mais certains usagers, consultés, ont déclaré qu'ils n'avaient pas eu à se plaindre d'une telle faiblesse. Il faudrait toutefois vérifier si la solidité de cet émail est à l'épreuve d'une utilisation paroissiale, avec tout ce que cela comporte de dangers pour des pièces trop délicates. D'autres reprochent à cer-

Burch. Calice.

tains des calices de Burch de ressembler à des objets de service commun, en suggérant trop fortement la porcelaine, la faïence ou l'émail utilitaire. Mais je crois pour ma part qu'un calice comme celui que nous présentons ici échappe totalement à ce reproche. Ayant eu la pièce en main, il m'a été donné de saisir toute la finesse de ces deux rebords dorés, agrémentés par d'élégantes lettres grecques.

Burch. Calice.

les ostensoirs

On peut déceler un effort très poussé d'originalité. Il nous offre des ostensoirs en formes de bannières, de lyre, de tente, etc. Sa recherche évolue entre les deux modèles que nous donnons ici, entre une forme classique depuis le XVII^e^ et XVIII^e^ siècle, la forme rayonnante, et une recherche dans le goût baroque qui ne manque pas d'envolée. Il est certain que, dans ce domaine de la monstrance, les possibilités sont illimitées. Les anciens mettaient rarement la lunule derrière un verre plat. Certains ostensoirs de Solesmes héritent fort heureusement de cette tradition : globes de cristal ou verres cylindriques viennent conférer à la monstrance un corps, un volume qui lui permet d'échapper à la platitude de nos grands soleils de fer-blanc.

*
* *

L'ensemble de l'orfèvrerie de Burch représente donc en général un effort d'une qualité indiscutable. S'il est toutefois permis de manifester une réaction de sensibilité plutôt qu'une exigence abstraite, on peut mettre en question l'inspiration de nombreuses pièces : tabernacles, anges, ou même de quelques décorations de calices. Un certain archéologisme retourne volontiers vers des recherches qui risquent d'aboutir parfois à un naïvisme assez insolite. La décoration, dans les pays germaniques, n'échappe pas généralement à cette tentation. Le décor ou la plastique des sujets de l'orfèvrerie de Burch tombe parfois dans ce travers. Trop d'attitudes hiératiques rappellent le XII^e^ et le XIII^e^ siècle sans nous donner en même temps une certaine plénitude de forme qui ferait accepter le pastiche. Dans le domaine de l'orfèvrerie sacrée, plus que dans tout autre peut-être, ce défaut est apparent. Les résistances du métal s'accommodent volontiers de la raideur hiératique mais il ne convient pas de légitimer par la facilité d'exécution ce qui devrait avant tout jaillir du cœur. Nous serions heureux de retrouver dans l'orfèvrerie sacrée cet ensemble de rythmes naturels dont Matisse avait fait son domaine.

Burch.

Détail d'un ostensoir.

T. Flueler. Réserve.

Simples avis pratiques

Les ciboires doivent avoir, de préférence, un bord qui se recourbe afin que les hosties n'aient pas tendance à glisser hors du vase lorsque les doigts du prêtre plongent dans la coupe.

Les calices au pied trop étroit ont une malheureuse tendance à verser, à moins que le pied ne soit convenablement lesté (1).

Pourquoi faire des ciboires trop hauts, perchés sur de grands pieds? Ils augmentent inutilement le volume intérieur du tabernacle.

Les burettes de métal doivent être ornées de symboles très voyants ou marquées de signes de couleur très clairs : bleu et rouge peuvent être équivoques, il faut signifier directement le liquide contenu.

CHRONIQUE

Le chemin de croix d'Agneaux

Léon Zack et Adam-Tessier

Un précédent cahier (2) a montré quelques images de l'heureuse transformation de l'église d'Agneaux — banlieue de Saint-Lô — grâce à la reconstruction partielle réalisée par l'architecte Jacques Prioleau. Dans cet édifice rénové ont pris place quelques sculptures intéressantes : un saint Martin de Philippe Kaeppelin, une porte de tabernacle et un chemin de croix dus à la collaboration de Léon Zack et Adam-Tessier. Nous reproduisons ici deux des plus belles stations de cette dernière œuvre. Ce sont des plaques en pierre de Lorraine, très sobrement sculptées, et scellées dans le mur par quatre crochets de fer. Reprenant le thème déjà utilisé à Carsac (Dordogne) par Léon Zack (3), les deux artistes ont composé de simples variations sur le motif principal de la croix. Nous sommes à l'opposé de toute platitude réaliste comme de toute déclamation. C'est un chant tout intérieur qui, dans son dépouillement, délivre une plénitude spirituelle et nous introduit au drame de la Passion. La réalité de ce mystère d'amour échappe radicalement aux éclats de l'éloquence, au pittoresque ou à l'exactitude des reconstitutions historiques. Pour évoquer ces heures d'extrême abaissement et d'anéantissement, l'art ne se justifie que dans la sincérité d'un cri ou le recueillement du silence. Il doit aussi nous rendre sensible, au sein même des abjections humaines des souffrances du Christ, la gloire divine qui les transfigure et à laquelle elles nous conduisent. Nous aimons que la mise au tombeau qui clôt ce chemin de croix annonce de façon si visible et si rayonnante l'approche de la Résurrection.

M.-R. C.

(1) En ce qui concerne la forme des calices voir A. S. Mai-Juin 1950.
(2) A. S. Nov.-Déc. 1954
(3) A. S. Sept.-Oct. 1950.

Douzième station. L. Zack et M. Adam-Tessier.

Quatorzième station.

La Basilique de Nazareth

Nous avons reçu la lettre suivante :

Révérend Père,

Depuis quelque temps déjà, nous avions pris connaissance du contenu d'un article paru dans le numéro 11-12 (1954) de votre revue et qui rapporte l'opinion de son auteur sur le projet de la nouvelle basilique de l'Incarnation, que la Custodie de Terre-Sainte se propose de construire à Nazareth.

Nous admettons parfaitement que, du moment qu'un projet de ce genre est présenté au public, n'importe qui peut se permettre d'exprimer un jugement et de faire des critiques sur son sujet. Cependant, comme le R.P. Lelong a exprimé, dans cet article, son point de vue personnel (point de vue qu'il est sensé partager avec le directeur de l'*Art sacré*, avec les réviseurs de la revue et ses censeurs) et qu'il a ainsi alerté nombre de lecteurs qui ne connaissent pas les détails du projet ni surtout la pensée-maîtresse qui l'anime, nous nous permettons de vous soumettre ces quelques notes et nous vous prions bien respectueusement de les publier dans votre revue. Bien entendu, il n'est pas dans nos intentions d'influencer les nombreux lecteurs de l'*Art sacré* dans un sens ou dans l'autre ; nous voudrions simplement qu'ils connaissent aussi *notre* pensée et qu'ils soient ainsi plus à même de se faire une opinion sur le projet en question.

Tout d'abord nous tenons à vous dire que nous n'avons absolument rien à objecter quant à la leçon de Pauvreté que le R.P. Lelong a rapportée, tel un précieux message, de son voyage au Japon. Personne ne saurait mettre en doute que le concept de pauvreté es esprit, clair, pur, honorable, soit un concept essentiellement évangélique et digne d'admiration. Nous sommes enchantés également que celui qui a attiré l'attention du R.P. Lelong sur l'esprit de « Séihim », lors de son voyage au Japon, ait été un franciscain de Tokio.

Toutefois, nous ne voyons pas la logique nécessaire d'une application à faire quant à la basilique qui doit être édifiée à Nazareth. Mais c'est surtout la façon dont on veut appliquer ici la doctrine évangélique qui ne nous semble pas très correcte, ni même très honnête. Le R.P. Lelong dit dans son article que le P. Couturier, sur son lit de mort, lui avait écrit au Japon : « Rapportez-nous le courage de dire des choses solides! » Or, nous n'avons pas trouvé des « choses solides » à retenir des critiques du R.P. Lelong sur le projet de Nazareth, à moins qu'on ne veuille entendre par « choses solides » les termes véhéments dont use le R.P. Lelong pour mettre au pilori le projet de son exécution, des termes comme ceux-ci : (un projet) monstrueux, insensé, affligeant, scandaleux, outrageant, sont en effet très « forts », et nous ne pouvons croire que le R.P. Couturier, pour qui nous avons toujours éprouvé une estime sincère, ait voulu suggérer à l'auteur de l'article en question le choix de telles expressions.

Le R.P. Lelong s'efforce de faire remarquer le profond contraste qui existerait entre le projet de la basilique de Nazareth et « les pures images authentiquement évangéliques » qu'il nous a rapportées du Japon. Il sait pourtant qu'un parallèle n'est possible que si les termes de comparaison sont, de par leur nature, sur le même plan, et qu'ils sont susceptibles d'être considérés et jugés sous le même angle de vision.

C'est ainsi, par exemple, qu'il ne viendrait à l'idée de personne de comparer l'humble chapelle de la léproserie du P. Damien Deveuster à Molokai, avec la basilique grandiose qui fut édifiée à Lourdes, et sur les lieux mêmes où la Vierge Immaculée, apparaissant à la petite bergère des Pyrénées, n'avait demandé qu'une humble chapelle. Pourtant ce magnifique sanctuaire de Lourdes n'est certainement pas considéré par les chrétiens comme la « projection accablante de la mésestime » qu'ils ont conçue pour la Pauvreté évangélique, mais bien comme l'expression de la foi vivante et de l'ardent amour de leurs pères. La même réflexion s'imposerait pour nos belles basiliques romanes, nos sanctuaires constantiniens de Terre-Sainte, les cathédrales gothiques, ainsi que pour les somptueux édifices marials de Montserrat, d'Einsideln, de Pompéi, de Fatima, de Guadeloupe, etc.

C'est vrai que la basilique de Nazareth sera un monument grandiose. Mais ce que le R.P. Lelong ne semble pas savoir, c'est que le projet primitif (sans doute celui qu'il a eu sous les yeux) a subi des réductions quant à ses proportions, et qu'il a dû être récemment encore modifié à cause de difficultés techniques qui ont surgi.

Il n'en est pas moins vrai que la Custodie de Terre-Sainte, bien familiarisée elle aussi avec l'auguste Mystère que rappelle Nazareth, a l'intention d'ériger un monument qui soit comme une glorification solennelle de « la plus humble des créatures » et une évocation grandiose du Mystère de l'Incarnation du Verbe, l'événement

par excellence de l'Histoire. La plaquette, éditée par la Custodie, et qui porte le titre : « A Nazareth, Résurrection du Sanctuaire de l'Annonciation ; présentation du projet de la basilique, par M. Antonio Barluzzi », illustre suffisamment la pensée du maître-d'œuvre et des bâtisseurs.

Serait-ce une *insulte* et un *scandale*, que de vouloir glorifier, dans sa patrie terrestre, l'humble Vierge de Nazareth en lui élevant une basilique de gloire ?

Serait-ce une chose *indécente* que de vouloir réaliser ce rêve séculaire ?

Pourquoi et en quoi cette œuvre devrait-elle *affliger* et *scandaliser*, voire *outrager* le monde catholique ?

Le R.P. Lelong pense-t-il que, si l'on proposait aux catholiques un choix, par exemple sous la forme suivante : « Préférez-vous pour Nazareth une humble petite église de village ou au contraire une basilique monumentale en l'honneur de Marie ? », à cette proposition les catholiques répondraient qu'ils pencheraient plutôt pour la première formule : église de village. Nous ne croyons pas cela, quant à nous. Nous pourrions même nous permettre d'affirmer le contraire, car nous aussi nous connaissons le peuple chrétien.

Rappelons que la maquette du projet de Nazareth avait été exposée à Rome, au cours de l'Année Sainte de 1950. Or des milliers de visiteurs et de pèlerins — et pas seulement des femmes pieuses — l'ont vue et admirée, sans que personne (du moins à notre connaissance) ne se soit trouvé, qui ait cru opportun d'établir une comparaison entre des chapelles de missions (dont on avait également exposé des maquettes, dans un pavillon voisin) et la nouvelle basilique de Nazareth.

Enfin, nous pouvons certifier au R.P. Lelong qu'une critique sincère, sans parti pris et compétente, de la part de qui que ce soit, sera toujours accueillie avec bienveillance à Jérusalem, voire avec reconnaissance, que cette critique s'intéresse à l'architecture même du projet de la Custodie ou à la prétention de l'architecte de vouloir commémorer et symboliser un grand Mystère dans son œuvre ; car nous sommes convaincus, nous aussi, qu'un art pâteux, mièvre ou vulgaire, est un outrage pour le sentiment chrétien. Mais, oserait-on apposer ces qualificatifs au projet de M. Antonio Barluzzi ?

Il resterait à dire que, à notre sens, une revue d'art sacré se propose de faire avant tout, et même uniquement, la critique de l'œuvre d'art comme telle. Or l'argument de « Pauvreté évangélique », le seul argument pour lequel se bat l'article du R.P. Lelong, cet argument n'est guère « ad rem », étant donné le but que s'est assigné la Custodie en décidant de construire la basilique. A la page 36 du même numéro de la revue, on lit en effet : « La Misère actuelle du peuple est une nouvelle aggravation... » De grâce, de quel peuple veut-on parler ici ? Sans doute pas des peuples d'Europe ou d'Amérique, car chacun est réellement libre de donner du peu qu'il a et d'offrir l'aumône que lui permet sa fortune. Et si quelques-uns, pour l'amour de Dieu et de Notre-Dame, sont prêts à sacrifier une petite partie de la somme que leur budget annuel prévoyait pour leurs loisirs et leurs divertissements, nous ne pensons pas que cela constituerait un « outrage » fait à leur personnalité chrétienne ou civique, ni que cela augmenterait leur misère.

A moins que le R.P. Lelong n'ait voulu parler de la misère du peuple de Nazareth ? En ce cas, nous lui apprenons que la construction de la basilique procurera à ce peuple du travail pour de longues années, et donc du pain. Cette charité-là nous semble plus intelligente et socialement plus juste que l'autre dont parle le R.P. Lelong et dont il semble recommander la pratique à la Custodie. Car, sur ce point, l'expérience sept fois séculaire que s'est acquise la Custodie en ces pays, lui est sans doute la meilleure conseillère. Il vaut mieux donner du travail qu'on rémunère aux pauvres, que leur distribuer ce même argent sous forme d'aumône.

Du reste, la Custodie de Terre-Sainte ne préconise pas non plus un plan de « Grands Travaux » en faveur des Nazaréthains. Ce n'est pas pour cela que la basilique sera construite. Elle sera construite, avant tout, pour la gloire de Marie, l'humble Vierge de Nazareth, mais en conséquence de cet hommage des fidèles du monde entier, ces centaines de familles nazaréthaines auront du pain et du travail. Il serait d'ailleurs inadmissible de faire dévier de leur intention première les dons des fidèles, pour les affecter à autre chose, car les chrétiens offriront leur obole pour la construction de la basilique, directement et uniquement.

Veuillez croire, mon Révérend Père, que si nous nous permettons de Vous écrire ces lignes, c'est parce que nous avons pensé (et l'on nous l'a fait remarquer à plusieurs reprises) que notre silence sur cette affaire peut porter préjudice à la Custodie de Terre Sainte et à la construction de la basilique de Nazareth.

Nous espérons que Vous voudrez bien insérer ces quelques notes dans un prochain numéro, de l'*Art Sacré*. Vous ne manquerez pas de trouver cette requête légitime. Et nous Vous prions de croire à notre plus profond respect.

LA CUSTODIE DE TERRE SAINTE.

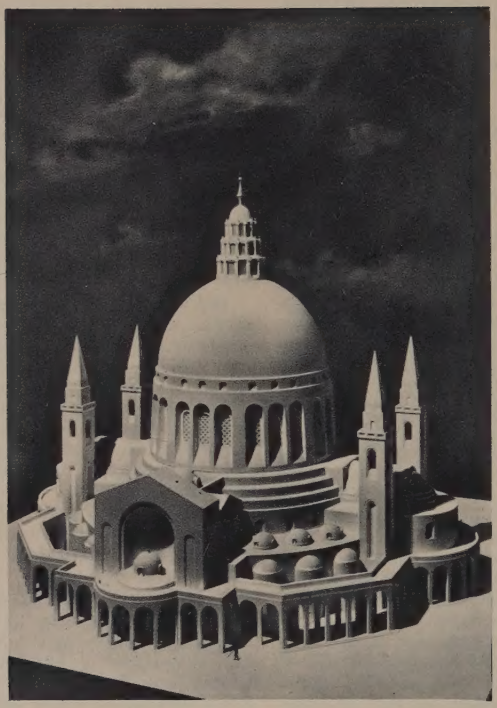
nous avons répondu :

Mon Révérend Père,

J'ai bien reçu votre lettre ainsi que la réponse à notre article sur la basilique. Votre droit de réponse m'oblige à le publier et je le ferai très volontiers. Je voudrais, puisque vous me parlez d'une modification des projets, que vous ayez la bonté de me faire parvenir quelques photographies de l'état définitif afin que nous puissions offrir à nos lecteurs toute la matière nécessaire à un jugement équitable.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de mon religieux sentiment dans le Christ.

fr. A.-M.C.



Plastico dell'erigendo santuario di Nazaret.

et cette lettre, enfin, nous est parvenue :

Mon Révérend Père,

En réponse à votre lettre du 2 février, je dois vous dire qu'il n'existe pas de nouvelles photos du projet de la basilique de Nazareth. Comme les dimensions prévues par le projet primitif avaient été jugées trop vastes, elles ont subi une réduction d'ensemble de l'ordre de 30 % environ. La silhouette architecturale de la basilique sera sensiblement la même que celle du projet primitif. Mais la hauteur intérieure de la coupole n'atteindra plus que 50 m., celle de la façade (portail principal) 23 mètres, et celle de l'abside 17 mètres. Les chapelles rayonnantes ont été supprimées. La longueur de l'abside et celle du transept ont été réduites de deux arcades.

A l'état définitif, la nouvelle basilique aura donc une longueur de 71 mètres. Alors que la basilique médiévale était longue de 75 mètres.

Si l'on avait voulu reconstruire la basilique des Croisés, comme certains l'ont suggéré, la dépense eût été aussi élevée, et peut-être supérieure, car

la basilique médiévale était plus vaste que ne le sera la nouvelle basilique.

Je dois ajouter évidemment que les modifications qui ont été apportées par l'architecte A. Barluzzi lui-même à son projet primitif, ont été conçues de telle façon qu'elles ne nuiront pas à la beauté et à l'harmonie de l'ensemble. Malgré ces modifications et ces réductions, la basilique restera un monument imposant, comme il se doit, car, dans la pensée de son architecte qui est aussi la nôtre, elle doit abriter la Grotte de l'Annonciation, le lieu le plus auguste de la terre. Car, puisque la seule valeur de l'univers est qu'un Homme-Dieu y vint habiter, puisque l'histoire humaine n'a d'intérêt et même de contenu que parce qu'elle est l'histoire d'une incarnation rédemptrice, qui ne verrait qu'au centre de l'univers et de l'histoire il y a Celle par qui Dieu devint l'Homme-Dieu, et qui est, selon un mot de saint Thomas, « propinquissima Christo »? C'est cette pensée qui a inspiré M. Barluzzi, dans la conception de son magnifique projet pour Nazareth.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'expression de ma plus parfaite considération et de mon dévouement en N.-S.

fr. HYACINTHE M. FACCIO
Custode de Terre Sainte

Ce cahier de l'Art Sacré où nous avions fait tenir la leçon de simplicité, de pureté et de pauvreté spirituelles que nous donne le Japon, trouve ici un épilogue édifiant.

Nous sera-t-il permis de faire observer que nous n'avons pas critiqué le projet en question, mais seulement poussé un cri? Il faut croire qu'il a été entendu. En attendant, nous professons que le moindre commentaire de ce cliché — lui-même réduit, comme le projet primitif, de 30 % — serait un pléonasme. Puisqu'on soulève un problème d'archéologie, nous renvoyons le lecteur à La Vie Intellectuelle *de juin 1955. Il y trouvera une étude hautement autorisée qui anéantit d'avance toute échappatoire.*

PHOTOGRAPHIES

Giraudon, p. 2 ; H. Adant, p. 3 ; Museos de Arte de Barcelona, p. 4 et 5 ; Viollet (Collection Marie Baranger), p. 6 et 7 ; Y. Beaugier, p. 9 et 11 ; A. et G. Desvallières, p. 12 ; Puyforcat, p. 13 et 14 ; D. Le Corre, p. 15 ; P. Ammon, p. 24 ; Adam-Tessier, p. 26 et 27; Custodia Francescana di Terra Sancta, p. 30 ; Brassaï, p. 32; Léonard von Matt, p. 1, 17, 19, 21, 23 ; Hans Finsler, p. 18, 20.

RECTIFICATION

Dans notre cahier 5-6 sur le Vêtement sacré, par suite d'un renseignement inexact, nous avons attribué aux Clarisses de Stans les aubes des enfants de chœur page 28. En réalité, ces vêtements sont dus à Mlle Prisca Walliser, Olten.

L'ART SACRÉ Directeur R.P. Cocagnac, O.P.

Directeurs de 1937 à 1954
R.R.P.P. COUTURIER et REGAMEY O.P.

fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin

Prix du fascicule : 180 fr.

Abonnements : 1 an, France : 800 fr. - Etranger : 1.200 fr. : Abonnement de soutien : 1.500 fr.
aux Editions du Cerf, 29, bd Latour-Maubourg, Paris-VII^{e} - C. C. P. Paris 1436-36

Imp. GEORGES LANG, PARIS 19^{e} - Dépôt légal, 2^{e} trimestre 1955. Le gérant : FLEURET. Autorisation N^{o} 19.886